

Le péché de l'homme qui ne buvait pas de café

9 h 58, le sourire de Véronique déborde dans l'*open-space*. Elle a, comme à son habitude, les bras chargés. Les biscuits à la rose du goûter, sa soupe aux poireaux du midi et sa brioche du matin : « Déjà en plein travail, Tom, tu ne fais pas semblant ». Je fais mine de me retrousser les manches, la dose parcimonieuse d'humour des premières heures. Juste assez pour masquer mes réelles intentions, mon plus grand secret.

10 h 5, Jean déboule avec nonchalance à la recherche du bout de gras qu'il se complaît à tailler. Moins de finesse que Véro : il ne déjeune pas, ne mange que de la viande le midi et toise, en adulte borné, la moindre sucrerie au goûter. Il hâte le pas, à sa manière, avec la ferme intention d'empester la cuisine collective.

Ni lui, ni Véro, personne n'est au courant.

10 h 30, le reste du groupe débarque. C'est l'heure convenue, professionnellement la plus valorisable. Pas en retard, comme un dilettante. Pas trop en avance, comme un lèche-bottes !

Les visages défilent, et ma mémoire des prénoms opère de la plus belle des manières. Franck et son riz épicé, Nath et ses cookies industriels, Constance et son fait-maison bio-tout-beau. Toutes ces odeurs, ces saveurs qui vont coloniser la cuisine de l'entreprise, nos frigos bon marché et nos placards. Toutes ces calories, ces bons sentiments et ces frustrations qui vont nous permettre de travailler, huit heures par jour, dans l'espoir de produire. Produire quelque chose qui m'échappe encore, après mes années d'expérience. Je suis *Data Analyst*, ne me demandez pas une définition, je vous brandirai uniquement ma fiche de poste. D'ailleurs, ne me demandez pas non plus ce que font mes collègues. Nous occupons un espace ouvert, brassons beaucoup d'air, produisons des diapos à la chaîne et prenons un air grave dans des réunions cérémonieuses et quotidiennes.

« Doudou, dis-donc, ne t'avise pas de travailler trop vite »

Tony, avec son sourire jauni par le café qu'il se dépêche de préparer pour la pause de 11 h 15. Sa plus grande gloire, l'apogée de sa journée : il nous prépare ses tasses de Kopi luwak. Café le plus onéreux du monde puisant son goût dans les excréments de civette asiatique. Tony me

dégoûte, mais c'est grâce à lui que je peux me réaliser au sein de cette entreprise. Il me donne l'opportunité d'assouvir le seul objectif qui me pousse à me lever le matin.

« Comme d'habitude Tony, tu sais très bien que je ne suis pas très café ». Il le sait. Il prend son air de dégoût et file au plus vite. Je ne bois pas son café donc je ne le mets pas en valeur. Donc, je ne l'intéresse pas. C'est d'ailleurs pour cela qu'il ne me répond plus.

Mais moi, tous ces gens, ces tupperwares, ces bentos, ces plats picards, ces moules, ces pyrex, moi, tout cela m'obsède, et occupe secrètement mon âme. La grande messe du café se fait dans le box de Tony qui se trouve à l'opposé de la cuisine. J'ai, en moyenne, entre 10 et 14 minutes devant moi. Et tout cela va conditionner non seulement le reste de ma journée, mais également mon humeur, mon bonheur, ma condition humaine.

Pedro traîne-la-patte, qui mange du fromage puant, abandonne l'impression de ses mails pour rejoindre la messe du café. Il est toujours le dernier : le champ est libre.

Je rase les murs et me faufile avec prudence. Il me faut 58 secondes pour rejoindre la cuisine. Je pourrais m'y rendre les yeux fermés tant ce rituel me colle au corps. Les odeurs me retournent le nez. J'y suis. La cuisine. Comme toujours, je me retourne par crainte de ne pas être seul. Par crainte de dévoiler, à la face du monde, mon saut du bonheur. Je me jette sur le frigo et le force à me dévoiler ses richesses du jour. Ces plats, que je ne connais que trop bien, qui ne m'appartiennent pas. Du moins, pas encore.

Ensuite, il faut avoir le geste juste, efficace. Je dégaine le wrap vide de ma poche droite et l'étale sur la table. Je déballe, avec délicatesse, tous les contenants du frigo et y prélève mon dû. Un morceau de viande de Jean, une cuillère de soupe, une part de gâteau de Constance. Tout, absolument tout, mais à dose infinitésimale. Pour préserver mon plus beau vice. Mon wrap, en 5 minutes, est constitué. Il est plein de bonheur et je l'avale pour accueillir en moi son goût toujours inattendu. Je replace tout dans le frigo et masque mes traces. Le souci du détail, le professionnalisme. Je quitte la cuisine et pense à ce frigo qui, demain, m'apportera la même jouissance. La longue marche qui me mène de la cuisine à mon box est pleine de satisfaction. Ce wrap quotidien, et confidentiel, est mon chef d'œuvre.

Plus tard, mes collègues défilent et me demanderont si je mange avec eux ce midi. Comme d'habitude, je m'excuserai en prétextant un régime qui me force à ne manger que le soir. Puis je ferai semblant de travailler pendant la pause déjeuner. Et je penserai au visage de Véro, de

Jean, de Nath, de Franck. Je les imagine en train de reluquer leur plat et de garder en eux cette question qu'ils n'osent traduire à voix haute : qui a mangé dans mon plat, bordel ?